

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE MARTEAU,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

## L'ANNEAU.

Celui qui lutte contre la destinée sera vaincu.  
(DEVISE GRAVÉE SUR UN SABRE TURC.)

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

On ignore, et cela importe peu à l'histoire que nous voulons raconter, quelle fut jusqu'à l'âge de vingt ans la vie de Paul Cerdin; mais il est à croire que cette vie ne fut ni gaie ni tranquille, car il évitait d'y reporter ses souvenirs, et jamais il ne parlait de sa mère. « JE SENS LE MALHEUR PESER SUR MOI », disait-il parfois à ses rares amis; puis il se taisait; et eux, n'osant plus l'interroger, le regardaient avec pitié, comprenant que son existence était vouée au malheur, et qu'une étoile fatale devait le mener des douleurs à la tombe, sans permettre qu'il rencontrât jamais un jour exempt d'ennuis, une joie pure de larmes.

Et déjà, jeune encore d'âge et de cœur, il se trouvait à vingt ans privé, non-seulement de famille et presque de fortune, mais encore du seul trésor avec le secours duquel la jeunesse puisse échapper aux déceptions qui l'assiègent, l'insouciance de son avenir. Comme tous les malheureux, Paul croyait au bonheur et le poursuivait; hélas! comme eux aussi..., sans espoir de l'atteindre.

Un seul sentiment était resté dans son cœur, debout au milieu de toutes ses affections mortes, et empruntant de son isolement une nouvelle puissance, l'a-

mour. Il aimait ardemment une femme qui ne le méritait guère; mais si belle, d'une coquetterie si entraînante, si habilement déguisée sous les apparences de candeur, qu'il ne chercha pas même à résister au penchant qui l'entraînait; il croyait d'ailleurs à son amour, à sa vertu; elle lui avait tout fait croire, jusqu'à je ne sais quel veuvage. Malheureusement, un jour qu'il était auprès d'elle, il vit arriver un jeune officier de la garde royale, dont le ton cavalier le surprit singulièrement; il répondit avec aigreur à certaines paroles de ce militaire, une querelle s'engagea, la dame voulut s'en mêler, l'officier lui donna sans façon un soufflet, accompagné de quelques mots qui jetèrent dans l'âme de Paul un funeste jour. Cependant, ne voulant pas laisser maltraiter cette faible créature, d'un ton ferme il prescrivit à l'officier de sortir; celui-ci le regarda d'un air railleur, et partit en répondant: — Je vous retrouverai.

Resté seul avec la malheureuse qu'on venait de frapper, Paul la regarda: elle était à genoux, les yeux en larmes, les cheveux épars. Ignorant que c'était là l'uniforme obligé du désespoir et du repentir, il se sentit tout ému: pourtant il n'en voulut rien témoigner, et laissant tomber un regard froid sur les mains humblement jointes devant lui:

— Julie, dit-il, je ne vous en veux point de m'avoir trompé... c'est votre métier; mais vous avez là au doigt un anneau que j'avais cru donner à une honnête femme dont j'étais tendrement épris: vous ne



tes rien de tout cela, Julie...oh! je vous le répète, je ne vous en veux pas... mais vous concevez que vous ne devez plus porter cette bague; ainsi il faut la briser, l'anéantir...

— Non! non! jamais, reprit Julie avec des sanglots, (la bague était de prix) jamais je ne me séparerai de ce don de votre amour; il sera désormais ma consolation, mon bien, puisque vous me fuyez.

— Oui, dit Paul, pour toujours!

Et c'était à lui-même que le pauvre garçon faisait ce serment, plutôt qu'à celle qui pleurait à ses pieds; car il se sentait près de pardonner. Julie s'en aperçut et s'écria: « Oh! oui, j'ai mérité votre mépris; je ne veux pas me défendre, vous ne pouvez aimer qu'une honnête femme, et le plus sincère repentir n'est pas de la vertu!... »

J'ai dit que Paul était jeune et simple. Il jouait au sérieux cette scène de mélodrame, et ne put s'empêcher de tendre la main à la coupable repentante; elle s'en empara, la pressa sur ses yeux d'où coulaient d'abondantes larmes, sur son sein gonflé de soupirs, sur ses lèvres qui murmuraient d'insaisissables paroles de regret et d'amour; puis, par un mouvement de tête fort adroit, ses magnifiques cheveux se déroulèrent devant son visage, et le cachèrent en entier comme un voile épais: leurs ondes brunes ruisselaient jusques sur les pieds de Paul. Il la releva; elle se laissa glisser dans un fauteuil. Alors, avec un geste si irrésistible, si plein de grâce que les femmes le savent et le pratiquent pour ainsi dire d'instinct, relevant à deux mains, lentement, sa chevelure, elle la rejeta doucement sur ses épaules, et montra son visage adoré tout humide de pleurs. Paul ne pensait plus guère à partir, lorsqu'après avoir quelques instans tendrement attaché son regard sur lui, Julie, sûre de l'avoir fasciné, lui dit: adieu!

Ce mot rappela Paul à lui-même, et, répétant l'adieu, il s'éloigna sans haine, sans colère, mais non pas sans douleur et sans amour.

Julie se leva, courut à la fenêtre, écarta légèrement le rideau, et attendit ainsi que Paul fût hors de la maison; elle le vit s'éloigner pensif et heurtant les gens sur son passage. Alors, sans prononcer un mot, sans pousser un soupir, elle alla se placer devant une glace, rebâtit l'édifice de sa chevelure, se frotta les yeux, puis reprit un roman de M. Ricard qu'elle avait quitté à l'arrivée de Paul, et continua sa lecture.

Paul, lui, fut loin de prendre aussi tranquillement la chose; c'était le dernier coup à recevoir, le dernier bien à perdre; il ne pouvait y consentir, vivement impressionné, d'ailleurs, par la comédie que lui avait donnée Julie. « Elle se repent, se disait-il, elle a été égarée; mais elle est bonne. » Et tout en évitant soigneusement de la rencontrer, il l'aimait plus que jamais.

Mais bientôt d'autres peines vinrent l'occuper. Sous

la main acharnée du sort, toutes les cordes de l'affliction avaient vibré dans son ame; il le croyait du moins. Il ne tarda pas à apprendre que la coupe d'amertume est inépuisable. Un soir, dans un café où il était bien connu, Paul vit s'avancer vers lui un jeune homme qu'il reconnut sans peine: c'était l'officier, son concurrent chez Julie. Cet individu, dont la figure avait un caractère d'insolence remarquable, s'arrêta à un pas de Paul et fixa ses regards sur lui. La foule béante attachée sur les jeunes gens sa curiosité stupide. Que deux chiens se battent dans la rue, que deux hommes cherchent à se tuer, il se trouvera toujours un cercle pour les exciter et les craindre.

— Que me voulez-vous? dit Paul.

— Vous demander de ses nouvelles, reprit l'officier d'un ton goguenard.

— Je vous ai déjà une fois mis à la porte, continua froidement Paul, n'est-ce pas assez pour vous?

— Non, mon jeune ami, et je voulais vous donner un motif pour recommencer la leçon.

L'officier accompagna ces paroles d'un geste qui lui semblait habituel, et frappa Paul au visage.

— Tu veux donc que je te tue! s'écria le malheureux en sautant d'un bond frénétique sur l'offenseur, qui, les yeux enflammés de colère, cherchait aussi à le joindre au corps.

Contre l'usage, quelques spectateurs, amis particuliers des adversaires, se jetèrent entre eux et les empêchèrent prudemment d'en venir aux mains. Dans la fureur qui les transportait, ils eussent fait des armes de tout, et plutôt que de ne pas se battre sur le lieu, sur l'heure, ils se fussent déchirés à belles dents.

Ce n'eût pas été de bon ton... Ils le sentirent eux-mêmes au bout de quelques secondes; ils avaient repris assez de sang-froid pour se donner un rendez-vous à huit jours de là. Paul avait demandé ce long délai, non qu'il eût peur, mais c'était de vie ou de mort qu'il s'agissait, et comme il désirait peu passer pour un brillant étourdi, il tenait à mettre en ordre ses affaires. Ceci se passait le 21 juillet 1830.

(La suite au prochain numéro.)

## A MON AMI D\*\*\*,

APRÈS UNE RUPTURE.

Tout naît, vieillit et souffre, et tout meurt ici-bas.  
La fleur n'a qu'un matin, la beauté n'a qu'un âge,  
L'amour ne dure, hélas! que le temps d'un orage;  
L'amitié, parmi nous, seule ne change pas.

De ce jour que Dieu fit à nos jours si propice,  
De ce jour où tous deux, venant par deux chemins,  
L'un vers l'autre poussés par d'invisibles mains,  
Nous entrâmes ensemble en une même lice;

Dis-le-moi, de ce jour as-tu le souvenir ?  
Comme l'azur du ciel, hélas ! l'esprit se voile,  
Et l'âme bien souvent pâlit comme l'étoile,  
Qui voit près de son disque un orage surgir.

Parmi nous la discorde a soufflé la tempête,  
Et ton cœur en courroux, dédaignant le passé,  
De l'amitié j'ai vu le présent effacé,  
Lorsque dans l'avenir j'avais rêvé sa fête.

Sais-tu, depuis ce temps, les maux que j'ai soufferts ?  
Comme, sur mes remords échappés au naufrage,  
Louvoyant dans l'espoir, sans trouver de rivage,  
De mes cris vainement j'ai fatigué les airs ?

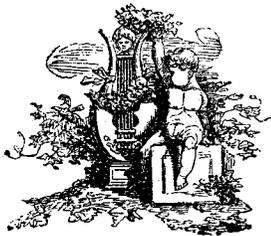
Oh ! que l'homme isolé sur cette vile terre  
Souffre, pleure et gémit, accablé par le sort,  
Sans se meurtrir la tête en appelant la mort,  
Je le crois maintenant ; il attend..., il espère !

Le souris sur la bouche et l'espérance au cœur,  
Comme la jeune fille assise sur la pierre  
Un soir de rendez-vous, j'attends l'heure prospère.  
Viendras-tu, mon ami, dissiper ma douleur ?

Oh ! si le mot cruel qui tous deux nous divise,  
Allège enfin ton cœur trop long-temps offensé,  
Qu'il prenne son élan vers mon cœur affaîsé,  
Afin qu'en l'embrassant, tout joyeux, il lui dise :

Ami, tout vieillit, souffre, et tout meurt ici-bas.  
La fleur n'a qu'un matin, la beauté n'a qu'un âge ;  
L'amour ne dure, hélas ! que le temps d'un orage ;  
L'amitié, parmi nous, seule ne change pas.

JOANNÈS CHERPIN.



## Théâtres.

ANTONY, et ANTONY joué par Bocage, l'homme du drame, celui qui a si bien compris l'école moderne, voilà ce qui avait attiré vendredi au Grand-Théâtre une société assez nombreuse, mais moins compacte cependant que l'on aurait dû l'espérer. Nous le répétons à regret, mais nous devons le dire, parce que c'est la vérité, les bons spectacles se nuisent en se suivant de trop près. Il n'y a malheureusement à Lyon pas assez d'amateurs du théâtre pour que la salle soit chaque soir garnie, quels que soient la variété et le charme du répertoire. Cela ne veut pas

dire qu'il faille se jeter dans un excès contraire, et donner souvent des spectacles nuls, car, après tout, une bonne pièce attire toujours plus qu'une mauvaise ; mais, au Grand-Théâtre, on ne peut pas espérer de faire salle comble plusieurs jours de suite, le public qui le fréquente étant presque toujours le même. Ceci soit dit en passant pour l'acquit de notre conscience, car nous sommes convaincus que la représentation du PRÉ AUX CLERCS, jeudi, et l'annonce de M<sup>me</sup> Casimir avaient enlevé plus d'un spectateur à Bocage. Il ne faut pas, comme l'on dit proverbialement, mettre tous ses œufs dans un panier.

Revenons à Bocage. Il nous a bien donné l'ANTONY de Dumas, cet ANTONY frénétique qui sent l'amour tout autrement que le vulgaire des amoureux. Tour à tour brûlant et avide, tendre et exalté, il a fait comprendre toute cette passion bizarre, extra-naturelle si l'on veut, qui se noue par un viol et se dénoue par un assassinat. C'est surtout dans les scènes de tendresse que Bocage s'est montré dans tout l'éclat de son talent. En le voyant exprimer sa passion de la voix, du regard et de la physionomie, on concevait facilement la fascination pour ainsi dire magnétique qu'il exerce sur une faible femme. Il y a, heureusement pour les épouses vertueuses, fort peu d'hommes qui ressemblent à Antony.

Le succès de Bocage a été complet, et il a été redemandé après la pièce pour venir recevoir de nombreux applaudissemens. Nous sommes fâchés qu'il n'ait pas songé à ramener avec lui M<sup>me</sup> Caroline Pougaud ; elle avait mérité cet honneur par le talent vrai qu'elle avait déployé dans Adèle. Sensibilité profonde, expression juste, jeu muet parfait, rien ne lui a manqué, si ce n'est un peu plus de vigueur dans certains passages. C'était bien la candide Adèle, entraînée malgré elle vers un abîme dont tant d'autres femmes se jouent effrontément, et pleurant ensuite trop tard sur la faute qu'elle a commise. Dans la belle scène du quatrième acte et dans celle qui amène le dénouement, elle a été remarquable de vérité et d'abandon. C'est clôturer bien honorablement ses débuts, et promettre beaucoup pour l'avenir.

Germain, qui jouait Eugène d'Hervilly, a été fort bien dans ce rôle, qui semble accessoire, et qui a cependant une certaine responsabilité. Il a bien dit sa tirade sur le genre moderne, qui résume à elle seule toute la pensée de Dumas. Il était du reste très élégamment mis, observation qui paraît futile, mais à laquelle certains acteurs nous forcent à attacher aujourd'hui quelque importance. Le costume ne fait pas le talent, mais au théâtre, comme dans le monde, il contribue souvent à le faire valoir.

M<sup>me</sup> Casimir, qui a donné samedi sa première représentation, a opéré un double prodige, en triomphant à la fois et du temps et d'un jour réputé

jusqu'ici néfaste pour le théâtre. C'est du reste le privilège du talent de triompher de tous les obstacles, et à ce titre M<sup>me</sup> Casimir était certaine d'avance du succès. Lyon a ratifié dans une seule soirée tous les éloges donnés par la capitale à la jolie voyageuse de l'Opéra Comique, et, en s'entendant applaudir ainsi, M<sup>me</sup> Casimir a pu se croire encore sur le théâtre parisien dont elle est le plus bel ornement.

Il est impossible de posséder une voix plus heureusement timbrée et d'une vibration plus remarquable ; c'est pur comme le cristal, brillant comme le diamant. Joignez à tout l'éclat des notes hautes des notes basses pleines et rondes comme celles d'un bon contr'alto, et vous concevrez tout le parti que l'art de M<sup>me</sup> Casimir tire d'un instrument aussi heureusement organisé. Comme cantatrice, son succès a été un succès d'enthousiasme, et comme comédienne, nous ne lui devons que des éloges. L'air du premier acte des VOITURES VERSÉES, dans lequel M<sup>me</sup> de Melval fait tour à tour la demande et la réponse, lui a fourni l'occasion de faire briller en même temps et sa voix de tête et sa voix de poitrine, et trois salves bien comptées ont témoigné de la satisfaction générale. Le grand air du BILLET DE LOTERIE lui a aussi mérité de nombreux bravos ; et dans LE NOUVEAU SEIGNEUR, elle a enlevé tous les suffrages par la manière ravissante avec laquelle elle a chanté et le duos et les couplets. Tout le monde voudra entendre M<sup>me</sup> Casimir, car, quoique nous ayons le bonheur de posséder cette année une cantatrice délicieuse, le talent de l'une ne doit pas nous rendre indifférens ou injustes pour celui de l'autre.

Dimanche, ANTONY a obtenu de nouveau un succès de larmes, grâce à Bocage et à M<sup>me</sup> Pougaud, mais ces larmes ont été heureusement compensées par le rire franc qu'ont excité Tilly et Derancourt dans PRICAROS ET DIEGO ; ils ont très-bien chanté le duo si original, si comique de la déclaration, et y ont été justement et vigoureusement applaudis. M<sup>me</sup> Valmont a été fort gentille dans le rôle de Floretta.

Nous croyons être agréables à nos lectrices en leur faisant connaître aujourd'hui la romance suivante d'un auteur habitué aux succès de ce genre, et qui, mise récemment en musique par le célèbre compositeur Bruguières, est déjà en faveur dans tous les salons.

### L'OMBRE DU SAULE.

Le brouillard humide et sombre  
Sur nous s'abaisse avec la nuit.  
Lise, rentrons... ; je vois une ombre  
Qui le long du chemin nous suit.  
Pour vous j'ai peur ; allons, ma chère,  
Avancez donc d'un pas moins lent...

— C'est l'ombre du saule, ma mère,  
Du saule tremblant.

— Voyez pourtant, voyez comme  
Le fantôme semble grandir...  
Oh ! ce sont bien les pas d'un homme  
Que sur le pré j'entends bruir.  
On dirait qu'une main légère  
Soulève votre voile blanc...

— C'est l'ombre du saule, ma mère,  
Du saule tremblant.

Mon dieu, que vous êtes bonne  
De vous alarmer pour un rien.  
— Mais, Mademoiselle, on vous donne  
Un baiser que j'entends fort bien.  
Pour cette fois, la chose est claire,  
Je suis la dupe d'un galant...

(à voix étouffée)

— C'est l'ombre du saule, ma mère,  
Du saule tremblant.

Sylvain Blot.



## ÉCRITURE

DANS LA DERNIÈRE PERFECTION,

*Comprenant tous les genres connus.*

Méthode prompte pour l'expédicé Anglaise, SANS ATTACHER LES DOIGTS DES ÉLÈVES. Leçons au mois, au cours, ou au cachet. La durée des cours n'est point limitée ; elle est subordonnée aux dispositions et aux progrès des élèves. La taille de la plume est démontrée avec soin. Le professeur garantit la réussite de sa méthode.

S'adresser à M. MARTIGNIER, professeur d'écriture, rue Basse-Ville, N° 3.

**Papeterie Weynen**  
rue Belle St. Marie N° 10.  
PLACE DES ITALIENS.

Le voyageur de la maison Weynen vient d'arriver dans cette ville avec un bel assortiment de Papiers à lettre de divers formats et nuances, Cire et Pains à cacheter de couleur et transparents.

Il a ouvert sa vente, hôtel du Nord, rue Lafont, au 1<sup>er</sup>.

### AVIS IMPORTANT.

MM. les consommateurs sont prévenus qu'une remise de 10 pour 100 leur sera faite sur les prix des papiers à lettre de la maison Weynen achetés par rame, demi-rame, et même au détail.

Les personnes qui voudront profiter de cet avantage devront se hâter, attendu le prochain départ du voyageur.